

Haut et Court présente

LATIFA

LE CŒUR

AU COMBAT

UN FILM DE OLIVIER PEYON ET CYRIL BRODY

Sortie nationale le 4 octobre 2017

2017 – FRANCE – VF – 1h37 – 2:35 – 5.1

Matériel téléchargeable sur www.hautetcourt.com

CONTACTS

PRESSE

Rendez-vous

Viviana Andriani et Aurélie Dard

Tél. 01 42 66 36 35

viviana@rv-press.com

aurelie@rv-press.com

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Christelle Oscar

Tél. : 01 55 31 27 63/24

martin.bidou@hautetcourt.com

christelle.oscar@hautetcourt.com

PARTENARIATS MÉDIA ET HORS MÉDIA

Marion Tharaud et Pierre Landais

Tél. : 01 55 31 27 32/52

marion.tharaud@hautetcourt.com

pierre.landais@hautetcourt.com

ASSOCIATIF – CINÉ-DÉBATS

Mathilde Bauer

Tél. : 01 55 31 27 43

mathilde.bauer@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court

Laurence Petit

Tél. : 01 55 31 27 27

distribution@hautetcourt.com

www.hautetcourt.com

SYNOPSIS

L'histoire de Latifa Ibn Ziaten est celle d'une mère devenue activiste. Quand son fils Imad est assassiné par un terroriste, Mohamed Merah, son monde bascule. Pourtant elle refuse de perdre espoir, et parcourt les villes de France dans un seul but : défendre la jeunesse des quartiers et combattre la haine avec la tolérance et l'écoute.

Elle transforme ainsi chaque jour son destin singulier en un combat universel.

À PROPOS DE **LATIFA IBN ZIATEN**

Latifa Ibn Ziaten est née le **1^{er} janvier 1960** à Tétouan, au nord du Maroc, ex-colonie espagnole. Elle passe les 9 premières années de sa vie à Ceuta, enclave espagnole, où sa mère s'est exilée pour épargner à sa famille la honte de son divorce. Sa mère meurt en **décembre 1969**, Latifa doit revenir à Tétouan avec ses frères et sœurs. Elle est élevée par son père qui lui refuse l'école, puis par sa tante qui lui offre deux années d'école coranique où elle apprend un peu d'arabe, et enfin par sa grand-mère, femme de caractère indépendante et chef de clan, un modèle pour elle.

En 1976, son frère veut marier Latifa à un homme plus vieux, mais elle s'enfuit, ayant déjà choisi Ahmed rencontré sur la plage de M'Diq, petite station balnéaire proche de Tétouan. Ahmed est ouvrier SNCF en France. **En 1977**, elle le rejoint à Saint-Etienne-du-Rouvray, près de Rouen. Avant d'avoir des enfants, Latifa veut apprendre à lire et écrire en français. Cinq enfants naissent, quatre garçons et une fille (Hatim, Imad, Ikram, Naoufal et Ilyasse) mais Latifa ne cessera jamais de travailler (marchés, cantine scolaire).

En 1986, la famille quitte la cité et achète un pavillon. Les enfants grandissent paisiblement dans une double culture, comme dans de nombreuses familles françaises. L'un d'entre eux dans l'armée : Imad.

Le 11 mars 2012, au cours d'un voyage en Turquie, Latifa reçoit un appel : Imad a été assassiné par un tueur en scooter sur un parking à Toulouse. Ce tueur c'est Mohamed Merah, un jeune Français radicalisé passé par la prison et l'Afghanistan d'Al-Qaïda. Il tuera encore deux autres militaires, puis trois enfants et un professeur dans une école juive. La France entre dans une nouvelle ère du terrorisme et la vie de Latifa bascule.

AU SUJET DU FILM

OLIVIER PEYON et CYRIL BRODY

LA GENÈSE DU PROJET

Olivier Peyon

Le projet du film est né d'une discussion avec Carole Scotta, de Haut et Court, qui avait notamment produit mon long-métrage documentaire 'Comment j'ai détesté les maths'. C'était en mars 2015, quelques semaines après les attentats contre la rédaction de Charlie Hebdo et l'hyper-cacher de la Porte de Vincennes. À l'époque, on voyait beaucoup Latifa Ibn Ziaten dans les médias. L'association qu'elle avait créée en 2012 après l'assassinat de son fils Imad par Mohamed Merah était constamment sollicitée depuis les attentats de janvier. Pour les politiques comme pour les journalistes, Latifa apparaissait comme un recours. Carole Scotta l'avait vue à la télévision et voulait faire quelque chose pour relayer son action. Lorsque j'ai rencontré Latifa, j'ai découvert une femme vivante, avec de l'humour, loin de l'image de *mater dolorosa* relayée dans les médias. Il y avait de la complexité dans ses sourires, du contraste entre la douleur du deuil et une vitalité plus forte que la mort. C'est cette complexité qui m'a donné envie de filmer Latifa, et à travers ses déplacements et rencontres de faire un portrait de la France de 2017, de sa jeunesse, de ses peurs et de ses espoirs.

Je savais que pour faire bouger la représentation figée qu'on pouvait avoir d'elle, il faudrait la suivre au long cours (le tournage a duré plus d'un an) sans se limiter à ses interventions publiques. Il faudrait pouvoir passer du temps avec elle, avec sa famille, se faire oublier, improviser, se glisser dans sa voiture, pouvoir partir au débotté en fonction de l'actualité pour la suivre partout. J'allais donc devoir trouver un dispositif de tournage souple et léger, et devoir me passer d'une équipe classique.

Lorsque j'ai fait rencontrer Latifa à Cyril Brody qui devait écrire le dossier du film pour les financements, une alchimie s'est installée naturellement entre nous trois et l'idée est venue lors de cette discussion de faire le film avec Cyril, qui est aussi réalisateur. Nous pouvions nous relayer derrière la caméra dans nos échanges avec Latifa, notre duo pouvait se révéler stimulant et permettait d'éviter les lourdeurs d'une équipe. J'ai ainsi proposé à Cyril de co-réaliser le film, et nous avons assumé tour à tour la prise de son et la prise de vue.

Cyril Brody

Nous nous connaissons depuis dix-huit ans, j'ai été co-scénariste du premier film d'Olivier, 'Les Petites Vacances'. Il m'a effectivement d'abord sollicité pour l'écriture du film sur Latifa, qui m'intéressait pour ce qu'elle permettait d'attraper du présent. C'est

vrai que quand nous sommes allés voir Latifa, elle s'adressait tantôt à Olivier, tantôt à moi. Nous avons senti l'intérêt d'être à deux sur le tournage : cela permettait d'éviter une adresse exclusivement frontale, de varier les points de vue, de capter des détails. De fait, il est aussi arrivé à chacun d'entre nous d'accompagner seul Latifa dans ses déplacements.

DE QUOI LATIFA EST-ELLE LE NOM ?

Cyril Brody

Quand nous avons commencé à réfléchir au film, nous nous sommes demandés ce que le personnage de Latifa permettait de comprendre et de raconter de la France d'aujourd'hui. Ses interventions dans les écoles ou les prisons sont accueillies avec ferveur, les milieux politiques et médiatiques l'adorent : elle représente le chaînon manquant entre deux mondes. Dans une époque marquée par une défiance réciproque des institutions de la République et d'une partie de la jeunesse, musulmane ou non, elle parvient à renouer des liens qui semblaient défaits.

Olivier Peyon

Elle est musulmane et son discours est clairement républicain. En un sens, elle défend des valeurs de laïcité semblables à celles d'Élisabeth Badinter, sur laquelle j'ai réalisé il y a quelques années un documentaire. Mais là où Élisabeth Badinter est aujourd'hui inaudible pour la jeunesse des banlieues, Latifa Ibn Ziaten est écoutée. Elle porte un foulard ; elle dit, en une formule qui lui tient lieu de présentation de soi : "J'ai payé le prix le plus cher". Et les gamins l'écoutent.

Cyril Brody

Latifa est une femme qui vient du Maroc, qui a des enfants qui réussissent, et dont l'un devient soldat de la République française – la voie royale. Elle incarne le mythe de l'immigrée modèle – la "belle histoire", comme le lui dit dans le film une jeune fille de Tanger. Or cette histoire croise tragiquement celle de Mohamed Merah, qui aurait pu avoir le même type de parcours que ses enfants, mais dont la trajectoire est exactement inverse. Un versant de l'histoire de l'intégration française se retrouve brutalement confronté à un autre versant, qu'elle ignorait du reste pour une large part avant la mort de son fils. Et voilà qu'elle décide d'aller s'occuper de ces gamins qui sont de l'autre côté, de ces Français qui ne se sentent pas français, parce qu'ils ne s'estiment pas reconnus comme tels. En un sens, Mohamed Merah est à la fois très loin et très proche de Latifa. Quand elle va à la rencontre de jeunes qui ont côtoyé Merah, elle les connaît dans une certaine mesure, même si elle n'a jamais mis les pieds dans leur cité.

UNE FEMME MODERNE

Olivier Peyon

Faire ce film exigeait de contourner l'image de « sainteté » un peu univoque de Latifa que les médias proposent souvent. Nous avons préféré donner à voir un autre type de figure positive, à la fois plus urgente et plus vraie. Je ne crois pas que Latifa soit une sainte, mais j'observe sa capacité à donner confiance à ses interlocuteurs, à ces jeunes que la méritocratie du système éducatif français laisse sur le bord de la route. Latifa est une femme puissante, une femme moderne. Sa fille nous a dit qu'elle n'était pas étonnée que Latifa soit devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a toujours décidé de sa vie. Elle n'a pas pu faire d'études parce que son père et son frère s'y sont opposés, mais quand on a voulu la marier, elle l'a refusé. Ensuite elle a décidé de partir en France par amour, pour suivre son futur mari, un Marocain qui travaillait près de Rouen. Je crois qu'elle avait envie d'un ailleurs, au fond elle sentait que sa ville natale était trop étriquée pour elle.

Cyril Brody

Elle a un sentiment inaltérable de légitimité. Et de fait, elle est légitime partout, qu'elle soit face à des détenus ou au Président de la République. Elle ne se demande jamais « qui je suis pour prendre la parole ? », elle parle. Elle y va.

Olivier Peyon

Moderne, elle l'a toujours été, jusque dans sa façon de porter le foulard, alors qu'on sait les crispations que cet objet suscite en France. Les photos d'elle que nous avons filmées la montrent en cheveux, comme la plupart des femmes modernes des pays arabes des années 1970. Elle a mis le foulard à la mort de son fils, en signe de deuil, puis l'a conservé parce qu'elle a fait le pèlerinage à la Mecque. Il fait partie d'elle aujourd'hui, de son deuil, de son intimité, mais il ne l'empêche ni de faire la bise à des hommes ou des jeunes, ni de prier dans une église ou dans une synagogue. Le porter lui permet d'être mieux écoutée par certains, dans les prisons notamment. Latifa a la foi, mais quand elle reprend les signes de la religion, c'est pour proposer une version très moderne de la femme musulmane, libre et indépendante. Or c'est sans doute aussi par là qu'elle touche les jeunes, et notamment les filles. En cela, elle est subtilement féministe. Et je crois que le film l'est aussi.

L'INTELLIGENCE DES AFFECTS

Cyril Brody

Le discours de Latifa est d'abord un récit de soi. Elle se raconte à la manière d'une comédienne, ou plutôt d'une récitante. D'intervention en intervention, elle reprend son histoire, retrouvant les mêmes mots, à partir d'une partition qu'elle a élaborée entre l'enterrement de son fils, fin mars 2012, et son tout premier discours aux Invalides le 19 septembre 2012 pour la cérémonie d'hommage aux victimes du terrorisme en présence

de tous les politiques français qui n'en sont pas revenus de voir cette mère éplorée réclamer qu'on fasse quelque chose pour ces jeunes et pour éviter qu'un autre Merah ne surgisse. Contrairement à eux, elle ne se voilait pas la face, elle avait d'une certaine façon prédit ce qui allait se produire trois ans après.

Olivier Peyon

Cette base constitue le point de départ de toutes ses interventions. Nous l'avons vue évoluer, ce qui nous a permis de comprendre comment elle construit son discours. Ses interlocuteurs lui posent des questions, qui peuvent ouvrir pour elle de nouveaux champs – sur l'éducation, sur la laïcité, etc. Elle propose alors des réponses qui sont ensuite réinjectées dans ses discours ultérieurs. Elle a ainsi une position sur la responsabilité des parents dans le devenir de leurs enfants. Un jour, une jeune fille lui demande ce qu'on fait quand on n'a pas de parents, ou quand les parents vous rejettent. Latifa improvise : ceux qui n'ont pas de parents doivent chercher autour d'eux quelqu'un qui peut les aider. Quant aux parents démissionnaires, il faut les aider malgré tout, parce que leurs enfants sont les plus à même de les faire changer.

Cyril Brody

Latifa n'est pas une intellectuelle. Son intelligence est intuitive. Tout, chez elle, passe par les affects. Ce n'est pas un calcul : quand on parle avec elle, elle peut rire, et tout d'un coup, avoir les yeux pleins de larmes. Mais cette capacité à être toujours en lien avec ses émotions est d'une efficacité redoutable : je mets mes tripes sur la table, et maintenant, allez-y ! C'est une façon d'empêcher la distance, le second degré. En face d'elle, des gamins qui pourraient se tenir sur leurs gardes sont eux-mêmes débordés par l'émotion, et finissent par se raconter. C'est une sorte de démarche cathartique, une pédagogie par les larmes.

Olivier Peyon

Elle parvient à faire en sorte que les gens, quels qu'ils soient, se sentent vivants en face d'elle. Elle a, de ce point de vue, une vraie générosité : elle parle sans surplomb, sans jamais prétendre dominer son auditoire. Alors que les jeunes des banlieues sont sans cesse remis à leur place, elle leur fait entendre autre chose.

Cyril Brody

Et elle le fait sans complaisance. Sa force, c'est de prendre le contrepied de ceux qui sont en face d'elle. À une assemblée d'avocats à Aix-en-Provence, elle raconte comment, au commissariat, des policiers ont soupçonné son fils d'être un dealer juste parce qu'il était arabe. Elle ne le raconte pas de la même manière aux gamins des quartiers qui sont convaincus d'avance que les flics sont racistes : avec eux, elle prend un malin plaisir à dire qu'elle observe le ramadan mais qu'elle servait en même temps du porc à la cantine. Ou à les inviter à se réaliser autrement qu'en ouvrant un restaurant de kebabs, à voir plus loin, à vouloir plus. Comme elle-même a toujours voulu plus.

LE REFUS D'ÊTRE UNE VICTIME

Cyril Brody

A la source du combat de Latifa, il y a le refus d'être assignée à une position de victime qui aurait pu être la sienne. Elle semble dire : je ne serai pas là où Mohamed Merah m'a mise. C'est ce qui la distingue de ces femmes marocaines victimes d'attentats qu'elle fait venir à Paris dans le film : Latifa trouve dommage de s'en tenir aux commémorations ou aux demandes d'indemnisation. L'association IMAD, elle, est une association "pour la jeunesse et la paix", une association qui veut agir. C'est pourquoi il y a deux volets dans son action. Les conférences, qui relèvent du témoignage, mais aussi ce qu'elle appelle les "projets" : l'organisation de voyages à vocation éducative, centrés sur les questions du vivre-ensemble et de la découverte de l'autre.

Olivier Peyon

Dans le film on la voit préparer un voyage de jeunes Israéliens et Palestiniens en France, et un autre en Chine pour des jeunes Français des quartiers défavorisés. Pourquoi la Chine ? Parce qu'elle y a été invitée par deux jeunes Françaises de Pékin. Ces deux femmes qui vivent à des milliers de kilomètres du quotidien de la France sont tout à fait en phase avec les questions du film : que pouvons-nous faire, chacun à notre échelle, là où nous vivons, pour ne pas rester passifs et lutter avec nos propres armes contre l'obscurantisme et tout ce qui clive et sépare ? De son côté, Latifa se saisit de toutes les occasions : c'est Pékin, mais ça aurait pu être tout aussi bien la Creuse ou Washington. Elle est toujours en éveil, elle fait feu de tout bois. Chaque projet qu'elle échafaude est signe d'un mieux pour un jeune, d'une évolution. Elle s'active en imaginant leur enthousiasme et ce futur-là la tient debout. Il la sort de son deuil, chaque jour.

UN COMBAT POLITIQUE ?

Cyril Brody

Latifa ne dira jamais que son action est politique. Elle sait que dans l'esprit de beaucoup de gens, la politique c'est faire le jeu des partis et de la conquête du pouvoir. Elle le sait d'autant plus qu'elle est souvent en contact avec des ministres, des maires ou des députés pour ses demandes et ses projets. Elle les voit se succéder depuis mars 2012. Mais au fond toute action engage le politique, prendre la parole comme elle le fait, cela relève pour nous du politique et notre film le montre. D'ailleurs les gouvernants le savent bien puisqu'ils la sollicitent et l'écoutent, mais elle se tient à distance de leurs propres enjeux.

Olivier Peyon

Pour autant, elle n'a pas tort quand elle dit dans le film "Je ne suis pas une femme politique". Elle parle avec son cœur, sa douleur, son affect. Elle ne veut pas s'imposer la retenue qu'exige parfois la politique C'est sa force, mais c'est aussi sa limite, elle n'a pas forcément les mots pour tout, les formules politiques qui font mouche. Nous n'avons

pas cherché à le cacher. Son discours est simple. Son combat, c'est "la paix pour les jeunes". Aider l'autre, c'est œuvrer pour la paix. C'est ce qu'elle dit quand on lui oppose une fin de non-recevoir à son projet en Israël et en Palestine : je vais continuer mon combat pour la paix. Elle n'en démord pas. Elle a la combativité et la ténacité qu'on attribue aux femmes du nord du Maroc, elle reste digne, même quand elle ne trouve pas les arguments ou les réponses adéquates à des situations conflictuelles.

Cyril Brody

Beaucoup de gens nous ont demandé si elle ne risque pas d'être récupérée. Ce n'est pas pour tout de suite ! Latifa est très vigilante, y compris dans sa propre association : elle est hantée par l'idée d'être dépossédée d'une association qui porte le nom de son fils, ce qui peut la rendre un peu méfiante à l'égard des bonnes volontés. Mais elle accepte volontiers les invitations : tout le monde veut l'avoir, elle sait que c'est le jeu, elle y va.

Un des enjeux de notre film c'était aussi ne pas craindre de montrer ses limites, les obstacles face auxquels elle se trouve parfois démunie, les oppositions qu'on lui adresse, de bonne ou de mauvaise foi. C'est de cette manière qu'on pouvait au mieux faire entendre sa lutte, rendre compte de sa détermination, de l'immensité de la tâche qu'elle s'est donnée et qu'elle ne peut de toute façon pas mener toute seule...

CE FILM ET LES AUTRES

Olivier Peyon

Latifa est très sollicitée, sa médiatisation est partie prenante de la stratégie de son association. Et dans le cas particulier de notre film, l'association IMAD a une participation aux recettes. Elle accepte donc très volontiers les projets de film, et ne se dit jamais que ce serait contre-productif qu'il y ait plusieurs films en même temps. Nous avons échappé à un film d'Al Jazeera et à un autre de la NHK ! Nous nous sommes en revanche retrouvés, au début du tournage, avec une équipe de France 2, ce qui n'a pas toujours été facile. Mais nous bénéficions surtout du temps et de la liberté des documentaires produits pour le cinéma : nous avons suivi Latifa pendant une année entière.

Cyril Brody

Latifa avait une méconnaissance totale de ce qu'est un documentaire : tout pour elle est reportage. Au fil du tournage, nous avons pu préciser ce que nous faisons. Un film de cinéma demande beaucoup de temps et d'argent ; s'il y avait une autre caméra, nous ne venions pas. Et petit à petit, en même temps que la confiance s'installait, certains champs nous ont été ouverts: la part familiale et intime nous a ainsi été réservée, sa dimension internationale, les grands voyages en Israël, en Palestine, en Chine aussi. Pour autant, elle n'en comprenait pas toujours la nécessité. Elle était contente que nous venions au mariage de son fils, mais elle ne voyait pas en quoi cela pouvait servir le film. Ce qui lui semblait crucial n'était pas forcément ce qui nous intéressait : pour elle, la participation à une cérémonie officielle et fastueuse était très importante, alors qu'elle

ne voyait pas la nécessité de la filmer dans son minuscule bureau de Rouen. C'est justement ce genre de contraste qui nous intéressait. Ce qui se passe et se dit entre deux lieux, sur la route, entre deux portes, plutôt que ce qui se dit au pupitre de façon officielle. Il n'y a que le temps qui permet d'attraper cela.

UNE FAMILLE BOULEVERSÉE

Olivier Peyon

Quand sa fille compare Latifa à Gandhi, elle ne le dit évidemment pas au premier degré. Elle constate l'effet que sa mère suscite, et ajoute immédiatement : on ne la voit plus. Autrement dit : elle a sacrifié son temps avec ses enfants pour aller en voir d'autres. Et ce n'est pas faux : elle n'est plus là pour sa famille. Quand Latifa dit que la maison est vide, elle parle finalement de sa propre absence.

Cyril Brody

Il y a d'ailleurs là quelque chose d'émouvant. Il faut se représenter ce que c'est que de se lever tous les matins pour aller dans des écoles au fin fond des banlieues ou de la France. Elle s'impose un rythme très rude, train, avion, voiture. Il en va de son combat, mais pas seulement : à la fin, quand elle voit ces gamins faire la queue pour lui dire un mot, faire une photo ou la prendre dans leurs bras, cela lui fait un bien fou. Quelque chose chez elle vibre alors qu'elle n'arrive plus à faire la cuisine à ses propres enfants, comme elle nous l'explique en Chine. Parce que faire quelque chose pour eux, c'est sans doute se rendre compte à chaque fois qu'il en manque un. Alors qu'aller voir d'autres gosses, aider des jeunes qu'elle ne connaît pas, c'est continuer à commémorer son fils mort.

Accompagner Latifa en Chine, aussi éloigné d'elle que pouvait paraître ce projet, c'était aussi pour nous la suivre avec un autre de ses enfants – Ilyasse – et partager un dîner au cours duquel se dit combien la vie a changé, pour la famille et pour Latifa. En captant quelque chose de leur amour, l'arrachement au deuil par la découverte de l'inconnu, on touche au cœur du paradoxe de Latifa. Elle fuit sa douleur et elle y revient sans cesse. Elle perpétue la mémoire de son fils et en même temps elle découvre le monde et s'en nourrit.

Latifa est toujours sur la route, depuis mars 2012, sa maison est son chemin. Notre film enchaîne avec elle les déplacements - train, avion ou au volant de sa propre voiture sur les routes du Maroc. C'est dans ces espaces mouvants que sa parole nous arrive souvent. Dès le début nous avons eu envie de cette marche sans fin, guidée autant par l'angoisse du deuil que la nécessité d'aller au devant des problèmes pour les empêcher, parce que ce mouvement nous permet de raconter la France de 2017, ses enjeux les plus dramatiques et les plus urgents, comme sa richesse et sa jeunesse. Latifa était aussi pour nous une véritable passeuse.

À PROPOS DES RÉALISATEURS

Après des études d'économie puis de cinéma, **Olivier Peyon** réalise 4 courts métrages sélectionnés dans de nombreux festivals dont : JINGLE BELLS en compétition à la 54e Mostra de Venise, CLAQUAGE APRÈS ÉTIREMENTS à Clermont-Ferrand ou À TES AMOURS primé entre autres à New York. Parallèlement, il traduit pour le sous-titrage et doublage plus de 150 films dont ceux des frères Coen (Fargo, The Big Lebowski, O'Brother, Intolérable Cruauté), et de Ken Loach, Stephen Frears, Danny Boyle, Jane Campion...

En 2007 sort son premier long métrage LES PETITES VACANCES avec Bernadette Lafont et Claude Brasseur. Il réalise deux documentaires pour France 5 pour la série Empreintes, sur ÉLISABETH BADINTER et MICHEL ONFRAY puis en 2013, pour le cinéma COMMENT J'AI DÉTESTÉ LES MATHS, nominé aux César du meilleur documentaire. Son troisième long-métrage tourné en Uruguay, UNE VIE AILLEURS, avec Isabelle Carré et Ramzy Bédia, est sorti en mars dernier.

Cyril Brody, scénariste et réalisateur, collabore avec Olivier Peyon à l'écriture de plusieurs de ses films notamment LES PETITES VACANCES. Il réalise plusieurs documentaires dont EN SERVICE (2007) dans lequel il proposait un service à ses amis, performance propice à une réflexion sur le travail, l'échange, le lien social. Soutenu par Hors Pistes - Centre Pompidou Paris, le film a reçu les Prix du Jury et du Public au festival du moyen métrage de Brive.

Assistant mise en scène au théâtre pour des productions nationales, il a également réalisé deux films, LORIENT-ESPRIT avec 6 auteurs majeurs du théâtre contemporain français (dont Christophe Pellet, Fabrice Melquiot, David Lescot...) et SUR LES PAS DE L'ACADEMIE autour du travail d'Eric Vigner et de comédiens issus de la diversité. Il a réalisé des courts-métrages, dont MAR VIVO (fiction – 2011) et M'DIQ, documentaire tourné sur une plage au Maroc en 2017.

ENTRETIEN AVEC L'HISTORIEN

FRANÇOIS DURPAIRE

Propos recueillis par Pauline Verduzier pour le site Zérodeconduite.

Latifa Ibn Ziaten, la mère du premier militaire tué par Mohammed Merah, intervient dans les écoles, voilée, pour parler des dangers de la radicalisation avec ses mots, sa colère et son récit personnel. Selon vous, qu'est-ce que cette parole singulière peut apporter aux élèves ?

Il y a différentes manières d'apprendre. Par la connaissance, l'approche théorique, mais aussi par l'exemplarité et la rencontre avec l'autre. Les notions d'éthique, d'expérience et d'exemplarité sont peu présentes dans l'Éducation nationale française. Dans l'école anglo-saxonne, on voit davantage de personnes venir partager un moment de leur vie, professionnelle ou personnelle.

Ce qui me paraît intéressant dans le documentaire Latifa, le cœur au combat, c'est qu'il montre l'émotion des élèves. Je pense que l'arrivée de Latifa Ibn Ziaten dans la classe n'est pas une parenthèse pour eux, mais bien un moment dont les élèves se souviendront et qui fait partie de leur cursus scolaire.

C'est une manière de réfléchir à comment on fait classe et à une autre conception de l'éducation. En étant confrontés à cette expérience, les élèves sont amenés à réfléchir et à penser le respect et la vie de l'autre. Le discours de Latifa Ibn Ziaten est élaboré, construit, argumenté. Elle exprime par exemple très bien l'amalgame à ne pas faire entre islam et terrorisme. Elle n'est pas que dans le registre de l'émotion. Elle fait appel à l'intelligence des enfants et il y a une volonté de provoquer chez eux une prise de conscience. On peut d'ailleurs penser qu'être confronté à la douleur d'une mère qui a perdu son enfant est le meilleur antidote face à un discours sectaire.

Quelle conception de la pédagogie de la laïcité ce type d'intervention reflète-t-il ?

On pourrait dire que Latifa Ibn Ziaten est l'antithèse de la Charte de la laïcité (charte élaborée en 2013 rappelant les fondements de la laïcité à l'école et affichée dans tous les établissements scolaires) dans sa méthodologie. Cette charte est un texte écrit d'en haut par une institution et déversé dans les établissements, alors qu'il faudrait faire davantage confiance au terrain, à l'échelle des relations profs-élèves à l'intérieur de l'établissement.

Dans ce documentaire, la laïcité est portée par une dame qui a un foulard et qui est musulmane. Elle tient un discours laïc et explique l'islam de son point de vue. C'est une autre manière de transmettre la laïcité que par une femme blanche de culture chrétienne. Si, dans toute sa scolarité, le discours de la laïcité est transmis à l'élève par un seul visage, il peut être interprété comme un face-à-face. Quand la laïcité s'incarne dans différents visages et différents parcours, on sort du face-à-face et on va vers quelque chose de plus complexe. Latifa Ibn Ziaten n'a pas été formée par l'Éducation

nationale ; elle a néanmoins des ressources qui peuvent donner à réfléchir à nos enseignants.

Est-ce le rôle de l'école de faire intervenir des personnalités comme elle ?

Notre système scolaire est structuré par l'opposition traditionnelle entre l'instruction et l'éducation. On a tendance à penser que l'école est faite pour instruire et la famille, pour éduquer. Or, c'est rabaisser la fonction de l'école de la République, car il faut que tous les enfants puissent bénéficier des deux aspects. Ce film montre que ces moments de partage sont des moments d'éducation. Le parcours de vie, la réflexion sur soi-même et ce qu'on veut devenir sont des angles morts du système scolaire.

Faut-il en parler avec les élèves ?

On voit bien qu'il y a un besoin de la part des élèves d'échanger sur ces questions. Il faut lutter contre la tentation de percevoir ceux-ci au prisme de l'appartenance religieuse qu'ils affichent. Il faut avant toute chose les percevoir comme des élèves, et des adolescents. L'école est de fait un lieu de débat sur ces questions, il faut que ce débat soit guidé, en salles de classe, par une approche plus proche du terrain, comme celle de Mme Ibn Ziaten ou d'autres acteurs sociaux et associatifs avec lequel son travail résonne.

Selon vous, les professeurs ne doivent pas avoir peur de débattre sur des sujets comme la laïcité et l'islam en classe, pourquoi ?

Pour aborder la laïcité, il faut laisser une place au débat. Plus les enseignants dialoguent sur ces problématiques, moins ils seront désemparés face aux réactions des élèves. Latifa Ibn Ziaten montre qu'on peut laisser la parole exister. L'enseignant n'est pas là pour porter plainte s'il entend un propos antisémite, il est d'abord et avant tout un éducateur. L'idée est d'aller chercher ce propos pour s'y confronter. Il y a parfois une nécessité de faire des signalements dans des cas particuliers de radicalisation. Mais c'est une démarche qui doit être réfléchie dans la formation avec l'enseignant, afin de ne pas couper le dialogue.

Il faudrait former les professeurs à introduire du débat en classe, et laisser plus de temps à l'échange pour que l'école ne soit pas en dehors de la vie. J'ai enseigné dix ans dans le secondaire et j'en retiens que j'ai eu très peu de temps pour parler à mes élèves. On devient vite la marionnette d'un programme scolaire.

Votre enquête, intitulée «Fatima moins bien notée que Marianne», a montré que les inégalités à l'école sont criantes et pèsent sur les enfants issus de l'immigration, et perçus comme musulmans.

Avec Béatrice Mabilon-Bonfils, nous nous sommes demandés s'il était possible que l'école soit la seule à ne pas être sujette à ce type de discriminations, qui existent dans l'ensemble de la société. Nous avons étudié les programmes, le système d'évaluation,

les sanctions, l'orientation et la composition des classes des établissements, pour constater que l'égalité des chances est bafouée au sein même du système scolaire. Il ne s'agissait pas de stigmatiser l'école, encore moins les enseignants, mais le livre a suscité des levées de boucliers. Nous avons pourtant découvert que pour un même devoir, « Fatima est moins bien notée que Marianne », ou qu'elle sera punie plus sévèrement pour un même comportement. Et qu'au moment de choisir son orientation, elle subira également un traitement différencié.

La question des discriminations de genre est aujourd'hui bien documentée : les chercheurs ont montré comment l'école pouvait reproduire des stéréotypes, notamment en dirigeant plus spontanément les filles vers les filières littéraires et les garçons vers les filières scientifiques. L'école s'est d'ailleurs emparée de la question, par exemple avec les « ABCD de l'égalité ». Il serait bénéfique qu'elle s'interroge également sur cet autre type de discriminations.

Vous y parlez d'une véritable éducation séparée. Comment ce phénomène se manifeste-t-il ?

Le plus inquiétant, si on devait faire une gradation des problèmes, c'est la ségrégation. Il existe des écoles publiques avec 80% de musulmans, non loin d'écoles à 80% de non-musulmans. Dans certains collèges, même si on est dans le top cinq des élèves en classe de troisième, il est très difficile d'échapper à un destin social. Depuis que Bourdieu a publié ses travaux sur la reproduction sociale, le phénomène s'est encore accentué : il a pris une dimension ethno-culturelle et territoriale, qui s'est ajoutée, et combinée, à la dimension sociale. Cela entame la possibilité de vivre dans une société mixte.

On peut évoquer également la ségrégation à l'intérieur des filières, avec des classes de STMG (Sciences et Technologies du Management et de la Gestion) composées uniquement de lycéens issus de l'immigration. Quand une seule catégorie de population est représentée au sein de certaines classes ou de certains établissements, on ne peut plus alléguer qu'il ne s'agit que de l'effet de volontés individuelles et de stratégies familiales. L'enjeu pour l'école d'aujourd'hui est de créer plus de mixité et que la composition socio-culturelle de nos enseignants puisse aussi mieux refléter la diversité de la population. Notre école n'atténue pas ce que notre ancien Premier ministre Manuel Valls avait qualifié d'« apartheid territorial, social, ethnique » en France. La question serait même de savoir si elle ne renforce pas certains facteurs prédéterminés à l'extérieur.

François Durpaire est historien, chercheur au laboratoire EMA (Ecole, Mutations, Apprentissages) et maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Cergy-Pontoise. Il s'est spécialisé dans les questions d'éducation et de diversité culturelle en France et aux États-Unis. Il a coécrit avec Béatrice Mabilon-Bonfils *Fatima moins bien notée que Marianne* (Éditions de l'Aube, 2016).

LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par	Olivier PEYON et Cyril BRODY
Produit par	Carole SCOTTA Laurence PETIT Julie BILLY
Producteurs associés	Simon ARNAL Caroline BENJO
Image	Olivier PEYON et Cyril BRODY
Montage	Lizi GELBER
Montage additionnel	Catherine BIRUKOFF
Montage et mixage son	Dominique VIEILLARD
Musique originale	Mike et Fabien KOURTZER

Le film a pu exister grâce aux **1 626 contributeurs KissKissBankBank** qui ont lancé la production du film en juin 2016 en donnant plus de **80 000€ en 40 jours**, dont la moitié a été reversée à l'Association **IMAD POUR LA JEUNESSE ET LA PAIX**.

Un film produit par HAUT ET COURT
avec la participation de CINÉ + et TV5MONDE,
en coproduction avec HAUT ET COURT DISTRIBUTION,
avec le soutien des KissBankers, de la RÉGION ÎLE-DE-FRANCE,
du FOND IMAGES DE LA DIVERSITÉ – COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES,
du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE et de CINEPHIL,
en association avec INDÉFILMS 5, PALATINE ÉTOILE 14 et SOFITVCINE 4

© 2017 Haut et Court – Haut et Court Distribution
VISA n° 145.646